

Enfin, après vingt longues séances activement occupées, nous n'avions plus qu'à comparer nos notes pour dresser une liste des défauts du vainqueur et les corriger. C'est à quoi nous nous occupons en ce moment. Lorsque nous aurons rendu ce travail conforme, de point en point, à nos désirs, il sera imprimé, et en prendra qui voudra. Les profits seront uniquement pour l'auteur, durant une douzaine d'années — ce que j'estime à une somme totale de quinze mille piastres.

Il est certain que le contenu de ce petit volume de cinquante centins, le ton et l'esprit qui y règnent, les méthodes employées pour faire comprendre le sens de chaque passage, tout cela dépasse de beaucoup ce que nous possédons déjà en ce genre.

Récapitulons la marche de cette affaire : 1o circulaires expliquant de quelle manière le livre doit être composé, 2o plus de quatre-vingts concurrents se mettent à l'œuvre, 3o quinze manuscrits seulement sont déposés devant le bureau des examinateurs, preuve que soixante et cinq au moins n'ont pu conduire leur entreprise jusqu'à la fin, 4o l'auteur choisi a passé par six épreuves, suivant les pratiques les plus admises dans ces sortes d'examens, 5o nous allons travailler un an à le perfectionner.

Les membres de notre comité sont tous des travailleurs que les difficultés stimulent et qui ne demandent aucun salaire.

Si nous ne réussissons pas, on pourra attendre longtemps un évangile historique.

Benjamin Sulte

BIBLIOGRAPHIE

Pour la Patrie, roman du vingtième siècle, par M. J.-P. Tardivel, directeur de la *Vérité*.

On peut taxer M. Tardivel de pessimisme ; mais on ne saurait s'empêcher d'admirer la sûreté de son coup d'œil, la sincérité de ses intentions.

Son livre est une œuvre forte, toute vibrante du plus pur patriotisme. Le plan est excellent, l'ordonnance et l'exécution sont en parfait rapport. L'action marche d'un pas rapide vers le dénouement. Point d'épisodes parasites, ni de descriptif à outrance. Une langue nette ; un style sobre ; peu d'images, mais bien placées ; des épithètes de bon aloi. Voilà pour la forme.

On pourrait reprocher à l'auteur une certaine monotonie, la fréquence et la longueur de ses dialogues, le manque de pittoresque et de couleur locale. Au point de vue de l'art strict, il y aurait peut-être, en effet, à redire. Mais l'auteur a pris soin de nous donner d'avance le mot de l'énigme.

Il aurait pu faire de son livre une étude de mœurs, multiplier comme à plaisir les situations à effet, répandre à pleines mains la couleur locale, en un mot amuser ses lecteurs, au lieu de les émouvoir vivement, comme il vient de le faire. Il ne l'a pas voulu, et pour cause.

Il tenait un sujet palpitant d'intérêt. En l'associant à de vulgaires intrigues, la foule, qui fait les gros succès, eût trépigné d'aise et battu des mains, sans doute. Mais l'élite eût prêté une oreille distraite, ou organisé la "conspiration du silence". Il a donc écrit pour ceux qui prisent par-dessus tout les fortes convictions, l'honneur, la morale et la religion ; pour ceux qui ont en horreur les

"chromos rouges" de l'école réaliste ou naturaliste. M. Tardivel a le mérite d'être un penseur, plutôt qu'un dilettante des lettres. Nous l'en applaudissons.

* *

Mettre en scène les hommes et les choses, les faits et gestes, les événements du siècle prochain, c'était jouer gros jeu, et courir peut-être à un désastre littéraire. L'auteur a su tourner l'obstacle et éviter l'écueil. Ce qui semblait de prime abord ne devoir être qu'une gageure et un défi, est devenu, grâce à son talent, à son esprit clairvoyant, à l'ardeur de sa foi et de son patriotisme, une œuvre vivante, bien vivante, qui s'impose à l'attention de tous et relève de la critique.

Avouons que ce qui se passe de nos jours et dans notre pays semble donner cruellement raison aux sombres prévisions de l'auteur. Il est dur, cependant, de supposer que le mal aura, dans cinquante ans, acquis ici un tel empire, et pourra mettre en péril l'avenir du peuple canadien et ses destinées providentielles.

Plaise à Dieu que les nuages s'amoncelant à l'horizon se dissipent vite, et que nous évitions l'orage qui nous menace ! Comme dans le livre de M. Tardivel, le bien finira par l'emporter, et notre nationalité verra encore des aurores et de beaux jours. Le cyclé de nos glorieux destins n'est pas près de se fermer. Du sang des pionniers et des héros de la Nouvelle-France naîtra une nouvelle génération de braves, dont notre histoire, aux "pages vénérées," redira les immortels exploits, les faits vraiment épiques. A l'avenir, il semble qu'un long frisson d'espérance vient remuer silencieusement les os de nos preux dans le silence de leurs tombeaux...

* *

Les personnages que l'auteur met aux prises personifient, à merveille, cette lutte sans cesse renaissante des deux esprits qui se disputent l'empire du monde.

D'un côté Montarval, vrai suppôt de Satan, qui lui souffle la révolte et la trahison ; de l'autre, Lamirande et son fidèle Leverdier. Le premier, orgueilleux et tout puissant, fait le chaud et le froid auprès des sectes maçonniques, dont il est le grand-maître, et qu'il ne manque pas de traiter haut la main ; sitôt qu'elles font mine de regimber contre l'aiguillon ou de se cabrer sous sa volonté de fer. Des partisans dévoués, triés sur le volet, alléchés par la soif de l'or et des honneurs, marchent à sa suite et reçoivent de lui le mot d'ordre. Montarval est le pire ennemi de notre race et de notre foi. Lamirande, au contraire, en est le défenseur intrépide, le valeureux champion. Vient un moment où sa cause paraît perdue sans ressource. Mais il espère contre toute espérance, et, avec le secours d'en haut, il finit par renverser tous les obstacles. Tandis que Montarval meurt comme il a vécu, Lamirande finit ses jours dans la retraite et dans la sainteté.

Ce sont là des caractères et des types saisis sur le vif, creusés, fouillés d'une main ferme, et dont le contraste est saisissant. D'autres figures passent et repassent, sollicitent aussi notre attention. Signalons Ducoudray, qui se convertit tout à coup et paie de sa vie son courage héroïque ; Saint-Simon, traître et transfuge, qui passe armes et bagages à l'ennemi. pour un plat de lentilles, c'est-à-dire pour un peu d'or et de vaine popularité.

Du choc et du conflit des opinions, des desseins et des actes qui se font vis-à-vis et contre-poids, naissent l'intérêt et la vie intense dont on est frappé dès l'abord. L'âme haletante, agitée, inquiète, cherche à deviner le

dénouement qui se précipite, heureux ou funeste. Un soupir de satisfaction, un élan de reconnaissance succèdent à ses angoisses, lorsque l'action se dénoue par le triomphe de Dieu et de son Christ. La conspiration ourdie dans l'ombre des antres maçonniques avorte misérablement, et le patriotisme, un instant affolé, reprend courage...

Tel est ce livre, puissant dans son ensemble, vigoureux dans ses détails. Le retour à la foi et la fin tragique de Ducoudray, le détail des volte-face et des palinodies de Saint-Simon, le récit des derniers moments de Montarval, mourant de la mort des pécheurs et des impies, sont des morceaux de grande envolée, qui laissent dans l'esprit une profonde empreinte et qu'on n'oublie plus.

* *

Si c'est un roman que M. Tardivel a voulu écrire, c'est un roman sans amour autre que celui de son héros pour le droit, la justice et la vérité. Nous voudrions voir le même amour détourner notre jeunesse des lectures défendues, et l'éloigner de cette nourriture malsaine, de cette pâture horrible du roman contemporain.

M. Tardivel a jeté le cri d'alarme, et son appel ne saurait manquer d'être entendu. Il y a ici plus qu'une question d'art et de rhétorique : des problèmes dont la solution presse et vous arrête au passage. Le consciencieux auteur, avec un courage qui l'honore, s'efforce d'indiquer la voie, de donner le branle à l'opinion, égarée, endormie ou engourdie. Son livre nourri, plein de choses, suggestif, élève l'âme. Ne cherchez pas un autre critérium, une autre pierre de touche. Selon le mot de La Bruyère, "il est bon et fait de main d'ouvrier".

JEAN-BTE BÉRARD.

Sorel, novembre 1895.

OU SONT LES FLEURS D'ÉTÉ ?

Dédié à mon ami Denis Ruthban.

(SONNET)

Où sont les fleurs d'été qui charmaient le regard ?
Où sont les gais soleils, les parfums et les roses ?
Et pourquoi les oiseaux — la veille du départ —
Ont-ils d'un chant plus doux enveloppé les choses ?

Sur les routes, au bois, dans les champs, au hasard,
On dirait qu'il a plu des feuilles pâles, roses ;
La lune, à l'horizon, montre son teint blafard
Et le soleil couchant a des lueurs moroses.

Déjà le sol durci se couvre de verglas,
Et l'on entend au loin le vent sonnante les glas
Des soirs chauds et vibrants, des nuits tièdes, sereines :

Hélas ! les jours glacés sont vite revenus,
Et je plains en mon cœur ceux qu'accablent les peines,
Ceux que la faim tourmente et qui vont les pieds nus !

Ch. A. Gauvreau

Stanford, novembre 1895.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Français résiste aux gouvernants et suit les meneurs.—ALPHONSE KARR.

Le bonheur est le gros lot d'une loterie dont on n'a pas de billets.—G.-M. VALTOUR.

La toilette fait de la femme un objet d'art animé, à condition que vous soyez la parure de votre parure.—CARMEN SYLVA.

Le mariage est une pièce à deux personnages, et presque toujours on n'a étudié qu'un rôle, celui de l'autre.—OCTAVE FEUILLET.